

Or, il est dans ce doute un parti toujours sûr,  
Aussi doux que facile à qui porte un nom pur ;  
C'est d'être en tous les temps, malheureux ou prospère,  
Le fidèle soldat du drapeau de son père ;  
Et d'apprendre de lui, pour suprême leçon,  
A porter noblement son modeste écusson.

C'est par là que je veux, dans une foi solide,  
Vous marquer ma tendresse, ô mon père, ô mon guide !  
Et vous rendre mon culte ainsi qu'il vous est dû,  
Et tel qu'à mon aïeul votre cœur l'a rendu.  
Je veux, dès que mes fils nous pourront bien connaître,  
Qu'ils sachent vous choisir pour modèle et pour maître,  
Qu'ils portent dans le cœur, pour souverain trésor,  
Leurs souvenirs de vous écrits en lettres d'or.

Ils apprendront de moi votre jeunesse austère,  
Ardente à conquérir un savant ministère,  
Tout entière au travail, au dévouement obéant,  
Offrant dès le matin les fruits de l'âge mûr.  
Ils sauront qu'orphelin des tems d'êtes civiles,  
Qui laisserent sans chefs vos maisons et vos villes,  
A cet âge où le cœur porte en lui son danger,  
Enfant sans protecteur, vous saviez protéger.  
Vous avez, jeune sage amoureux de l'étude,  
Du père qui manquait pris la sollicitude ;  
Vous avez fierement payé de vos sueurs  
Le pain de votre mère et celui de vos sœurs.  
Et pendant ces longs jours, ferme en sa double tâche,  
Votre âme aux doctes fleurs aspirait sans relâche ;  
Et du noble savoir dont vous étiez épris,  
Vous forciez vos pareils à vous céder le prix.

Toujours ainsi portant, couronne familière,  
Les travaux du penseur et les soucis du père,  
Vous avez, à l'abri de ces féconds râteaux,  
Nourri des cœurs dans l'ombre et soulagé des maux.

Et moi, j'ai promené mon enfance éternelle !  
Vos sérieux labeurs furent trop lourds pour elle ;  
Le fardeau dont un fils devait vous affranchir,  
Vous l'avez soutenu tout seul et sans fléchir.  
C'est par vous que ma muse, à travers des années,  
Put attendre en rêvant ses moissons ajournées ;  
O mon père ! et vous seul, dans vos mâles hivers,  
M'avez fait les loisirs d'où fleurissent mes vers.

A chacun de mes fils, avec le nom qu'il porte,  
Puisse-je avoir transmis votre âme douce et forte !  
A vos côtés, que Dieu leur fasse, longuement,  
Voir votre fils docile à votre enseignement ;  
Des leçons du foyer qu'ils apprennent sans cesse  
Le respect des aïeux source de la sagesse ;  
Qu'ils reçoivent de vous la raison et le cœur,  
D'un esprit large et droit la serene vigueur,  
Surtout ce vieux honneur, richesse peu commune,  
Par qui l'homme est toujours plus haut que la fortune !

En quel siècle fatal grandiront ces enfants ?  
Quels crimes prévaudront, railleurs et triomphants ?  
Les lois, les mœurs, les arts, rien de grand ne nous reste ;  
Je vois monter à flots tout ce que je déteste.  
Nous, du moins, il nous faut, dans un respect profond,  
Rendre un culte suprême à nos dieux qui s'en vont.  
O mon père ! je viens, jusqu'à l'heure dernière,  
Me ranger avec vous sous l'antique bannière.  
Les plus jeunes de cœur sont encor les aïeux ;  
Dans le monde nouveau les hommes naissent vieux.  
Nous ! résistons au tems ; fidèles à l'histoire,  
D'un siècle sans honneur retardons la victoire !  
Mieux vaut rester soi-même et noblement fuir,  
Que rien sacrifier à ce vil avenir.  
Je veux dresser mes fils à des luttes pareilles ;  
Qu'ils jugent au vrai poids leur tems et ses merveilles.  
Et, malgré le conant des esprits asservis,  
Qu'ils suivent les sentiers que vous avez suivis ;  
Qu'ils légient à leur fils le dieu de votre culte ;  
Et, quand le monde entier lui jettera l'insulte,  
Qu'un dernier défenseur, issu de votre sang,  
Veille sur ses débris, fidèle et frémissant !

## IV

Recevez donc ces fils ! en eux plus qu'en mon livre,  
O mon père, l'honneur de votre nom doit vivre.  
Puissez-vous, de longs jours, régner sur la maison,  
Dispenser la culture à leur jeune raison.

Pour former dans ces cœurs un sang de bonne race,  
J'espère que le ciel y répandra sa grâce ;  
Car, veillant sur nos fils d'un amour éternel,  
Nous avons près de Dieu notre ange maternel.  
Oui, toujours attentive à nos maux, dans sa gloire,  
Elle nous voit encor, j'ai besoin de le croire,  
Quand je serre en mes bras mon enfant gracieux,  
Je sens un froid au cœur et des larmes aux yeux,  
En songeant qu'à travers sa douloureuse voie,  
Ma mère n'a pas eu cette suprême joie ;  
Elle qui m'huma tant et l'aurait tant aimé ;  
Ce grand cœur tout de flamme et qui s'est consumé !

Mais je sais que là-haut, comme à notre garde,  
D'aussi près qu'autrefois ma mère nous regarde,  
Qu'elle préside encor, pour nous rendre meilleurs,  
A nos humbles travaux, surtout à nos douleurs,  
Je la vois, je lui parle ! et c'est elle, ô mon père,  
Que j'invoque pour vous : c'est elle en qui j'espère.  
Son amour inquiet ne vous quittera pas ;  
Elle nous garde encore ; et son âme, ici-bas,  
Inspire dans leurs sœurs votre fils, votre fille,  
Vous rendra doux encor le foyer de famille.  
C'est elle qui répand sur l'enfant au berceau  
Les fleurs de son sourire et qui le rend si beau,  
Et pour asséoir là-haut tous les siens auprès d'elle,  
Quand elle aura bien fait toute place immortelle,  
Quand nous aurons fini d'attendre et de souffrir,  
C'est elle qui viendra nous aider à mourir.

## V

Ainsi je porte au cœur, enchaînés l'un à l'autre,  
O mon père, le nom de ma mère et le vôtre.  
Dieu seul a pu savoir et peut vous dire un jour  
Quelle place en ma vie a tenu cet amour.  
Dans mes heures de calme et dans mes nuits de terre,  
Ils reviennent sans fin, vos deux noms, sur ma terre.  
Et, quand l'âme en priant fuira mon corps glacé,  
Ces noms seront l'indien que j'aurai prononcé.

V. DE LATRAC.

## SCIENCE.

Etude sur les Poids et Mesures et les Monnaies  
des diverses Nations.

Lue à l'Institut Polytechnique de Montréal, par M. le Prof. BISSARD.

(Suite.)

Il y a dans les collections de monnaies en France, des liards de Bouillon, de Dombes, de Lorraine, de Savoie : ces derniers sont connus sous le nom de *liards à la grosse échelle*. M. Bonilhet dit, qu'on n'est pas d'accord sur l'étymologie du mot *liard*. Le sieur de Clérac, cité par Ménage, le fait dériver de *hardi*, li *hardi*, nom que portait cette monnaie en Gaule, et qui dérive probablement de Philippe le-Hardi ; Roquefort le dérive de l'adjectif *ars*, précède de l'article *li* (*li ars*), qui, en langue romaine, veut dire *gris*, *brun* ou *noir*, et il lui fait signifier *monnaie noire*, dénomination par laquelle on avait coutume de désigner les pièces de billon, par opposition à celles d'argent, qu'on appelait *monnaie blanche*. D'autres, enfin, le font venir du latin *milliarenensis*, nom d'une petite monnaie en usage sous Constantin, ou d'un certain Guignes liard, qui les aurait inventées vers 1460.

Le denier (du latin *denarius*, dixième), était une petite pièce de monnaie dont la valeur a varié suivant les lieux et les tems. Chez les Romains, c'était une pièce d'argent marquée d'un *N*, qui valait 10 as, puis 16 ; il y eut 84 deniers à la livre jusqu'à Auguste, et 96 postérieurement. Le denier valut d'abord 82 cent., puis 72. Introduit par les Romains dans les Gaules, le denier contint 21 grains d'argent sous les rois de la première race, et même de 25 à 30 grains sous les rois de la deuxième race ; mais, peu à peu, il diminua de valeur par une addition de cuivre de plus en plus forte, et finit par perdre toute valeur, même comme monnaie de cuivre. Les premiers deniers de cuivre parurent frappés sous Philippe I<sup>er</sup> ; ils valaient la 12<sup>ème</sup> partie d'un sous du tems. On appelait *deniers tournois* ceux qui étaient frappés par l'Archevêque de Tours, et *deniers parisis* ceux qui étaient frappés à Paris par l'ordre du